

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Une strophe de l'hymne Acatliste

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 115-125

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Une strophe de l'hymne Acathiste* \*

## **Quelques remarques préliminaires**

— L'Acathiste est l'hymne mariale à la fois la plus ancienne qui nous soit parvenue, la plus belle et encore aujourd'hui la plus populaire de la liturgie grecque.

— Son nom étrange signifie simplement qu'elle se chante et s'écoute debout (littéralement : non assis) comme le Credo ou le Te Deum de notre liturgie romaine.

— Nous ne possédons aucun élément nous permettant de la dater de façon précise. On s'accorde simplement à dire qu'elle n'est pas postérieure à la fin du VII<sup>e</sup> siècle et fut sans doute composée au début du VI<sup>e</sup> siècle à Constantinople. Bien que cette date situe l'œuvre à plus d'un millénaire de la grande littérature grecque païenne, la langue en est très proche de celle des bons auteurs classiques ; seul le vocabulaire présente parfois des formes ou des sens nouveaux. C'est dire que l'auteur était un lettré connaissant parfaitement la littérature antique.

— Ce poète nous est évidemment inconnu et les diverses attributions que l'on a tentées reposent sur des bases très peu convaincantes. Cet anonymat est d'une certaine façon plein de sens pour nous : c'est la foi et la piété mariales de l'Eglise grecque tout entière qui s'y exprime, comme si elle était l'œuvre de la communauté elle-même. On pense à certaines de nos plus belles cathédrales.

\* Les pages qui suivent reprennent quelques éléments d'une conférence donnée à la Communauté de l'Abbaye de Saint-Maurice. Le lecteur excusera le caractère un peu décousu que ces extraits pourraient éventuellement présenter.

## La structure

— L'hymne comporte 24 strophes en acrostiche alphabétique, c'est-à-dire que le premier mot de chaque strophe commence par une des 24 lettres de la langue grecque selon l'ordre de leur succession dans l'alphabet.<sup>1</sup> Ce procédé de l'acrostiche est fréquent dans les hymnes grecques, construites souvent sur le nom de l'auteur, comme on le voit en particulier dans les œuvres du célèbre Romanos le Mélode.

— Il y a deux parties bien distinctes : les 12 premières strophes sont historiques, suivant les événements évangéliques depuis l'Annonciation jusqu'à la Présentation<sup>2</sup> ; les 12 dernières sont plus théologiques, consacrées à la contemplation du mystère de l'Incarnation.

— Chacune des 12 strophes impaires se prolonge par une litanie de 12 acclamations<sup>3</sup>, lesquelles sont groupées en distiques, c'est-à-dire en six couples dont chaque vers a la même structure rythmique et syntaxique.

— Reste à noter encore un procédé de composition intraduisible, les appels de mots par ressemblance de son et opposition de sens. Voici un seul exemple : le vers 8 dit *hē khara eclampseī* = « la joie s'allumera » tandis que le vers suivant dit *hē ara eclepseī* = « le malheur s'éteindra ». Cet emploi de l'allitération règne abondamment d'un bout à l'autre du poème.

## Le thème général

L'objet de la méditation est le mystère de l'Incarnation, dogme central du christianisme où Marie tient une place unique. L'Acathiste est donc une sorte de synthèse des vérités de la foi vue à travers le mystère de Marie Vierge et Mère. La maternité virginale est comme la fenêtre par laquelle on contemple le mystère de Jésus, Fils de Dieu fait homme. C'est pourquoi Marie y est

<sup>1</sup> On connaît bien des exemples de ce procédé, en particulier dans certains poèmes lyriques de l'Ancien Testament, comme le psaume 118 ou les Lamentations de Jérémie.

<sup>2</sup> On ne trouve donc aucune allusion aux épisodes postérieurs à la Purification. L'hymne se limite strictement aux événements qui mettent en scène la Vierge et l'Enfant, la mère et son bébé.

<sup>3</sup> Faut-il voir une intention symbolique dans cet emploi systématique du nombre douze ? Rien apparemment ne le laisse supposer.

proclamée à la fois « prélude des merveilles du Christ » (v. 37) et « résumé des vérités du Christ » (v. 38).

On me pardonnera sans doute ces considérations générales, que j'ai tâché de réduire au minimum. Il est temps d'en venir maintenant à notre extrait, les vers 163-182, soit la strophe XIII avec sa litanie. J'en ai voulu la traduction aussi littérale que possible.

- C'est une nouvelle création que nous a montrée  
le Créateur en se révélant  
165 à nous qui tenons de lui notre être,  
germé d'un ventre non ensemencé  
et le gardant comme il était, incorrompu,  
afin que voyant la merveille  
nous le chantions par nos acclamations :
- 170 Salut, fleur de l'incorruption,  
Salut, couronne de la chasteté ;  
Salut, toi qui fais briller le modèle de la résurrection,  
Salut, toi qui fais paraître la vie des anges :
- 175 Salut, arbre aux fruits brillants dont se nourrissent les fidèles,  
Salut, bois au beau feuillage où s'abritent les multitudes ;  
Salut, toi qui as porté dans ton sein le guide des égarés,  
Salut, toi qui as donné le jour au libérateur des captifs ;  
Salut, supplication du juste juge,  
Salut, réconciliation de la multitude pécheresse :
- 180 Salut, robe de liberté pour ceux qui sont nus,  
Salut, tendresse qui surpasse tout désir ;  
Salut, épouse inépousée !

Les remarques qui suivent ne visent qu'à éclairer le sens et la portée des expressions qui paraissent le mériter ; c'est une simple explication de texte plutôt qu'un véritable commentaire.

## La strophe vers 163-169

Le sens en est très clair et n'appelle pas de longues explications. Par sa venue comme membre à part entière dans le monde qu'il a créé, le Verbe Créateur tout à la fois inaugure et révèle une nouvelle création (cf. le

chapitre 21 de l'Apocalypse). Le signe qui nous en est donné consiste dans le fait qu'il est né d'une vierge. Cette « étrange naissance » nous invite dès maintenant à « devenir étrangers » à notre ancien monde en « convertissant notre cœur vers le ciel », comme le dit la strophe suivante (vv. 183-185).

Marie est dès lors celle « par [l'intermédiaire de] qui la création est refaite à neuf »<sup>4</sup>, comme le dit le vers 18, lequel est repris en écho au vers 253 où Marie est dite « Prémice de la re-crédation spirituelle ».

Au vers 169, le français ne peut éviter l'ambiguïté, notre pronom masculin le renvoyant, dans le contexte, soit au Créateur (v. 164) soit au sein de Marie (v. 166), c'est-à-dire à la Vierge elle-même. Le texte grec ne laisse pas de doute : son pronom féminin ne peut que reprendre le vers 166, le mot qui désigne « le ventre » étant féminin.

## La litanie vers 170-181

Premier distique Presque chaque mot demande quelque remarque.

**Fleur** On entre tout de suite dans une série d'images qui provoquent l'imagination dans de multiples directions. Aucune n'est à écarter, le cœur et l'esprit devant rester simultanément disponibles à toutes les sollicitations de l'image.

A propos de cette fleur, on pense surtout aux passages de la Bible qui en font le symbole de la fragilité, du caractère éphémère et mortel de ce que les Hébreux appelaient « la chair ». Citons seulement Is 40, 6-7 (repris dans 1 P 1, 24) : « Toute chair est comme l'herbe et sa délicatesse est celle de la

<sup>4</sup> « Par l'intermédiaire de qui » : le texte grec porte *di'hês*. Le français échappe difficilement à la tentation de dire simplement « par qui ». Mais la préposition grecque signifie « au moyen de, en se servant de » ; il s'agit de l'instrument et non pas de l'auteur, lequel est désigné en grec par une autre préposition. On a un bel exemple des deux constructions dans Mt 1, 22 : « ce qui a été dit par le Seigneur par l'entremise du prophète », c'est-à-dire « la parole de Dieu transmise par le prophète ». Si je me permets d'insister, c'est que l'expression *di'hês* revient plusieurs fois dans l'Acatliste : en lui donnant le sens de « par qui », on semble attribuer à la Vierge ce qui n'appartient qu'à Dieu en son Fils incarné.

fleur des champs : l'herbe sèche et la fleur se fane. » Et rappelons-nous, dans l'évangile selon Matthieu (6, 30), le lys des champs « qui est là aujourd'hui et demain sera jeté au feu ». <sup>5</sup>

***Incorruption*** Le terme nous introduit dans un contexte pascal : c'est en effet, sous forme négative, le mot de Ps 16, 10 cité par saint Pierre au jour de la Pentecôte : « Tu ne laisseras pas ton Saint voir la corruption » <sup>6</sup>. Chez les philosophes stoïciens, le mot se rencontre fréquemment au sens d'« immortalité ». Marie est la fleur qui ne se flétrit pas, la rose immortelle ; rose de notre terre mortelle en même temps que rose de l'éternité. On aimerait citer ici l'un ou l'autre texte de Péguy ; qu'il suffise de les évoquer en passant.

***Couronne*** Le mot nous fait spontanément penser à la royauté, mais il n'en est pas ainsi dans la langue grecque qui use, en ce cas, du terme « diadème ». La couronne, elle, est généralement de fleurs tressées. On l'emploie dans de multiples circonstances qui toutes trouveraient ici une application plus ou moins adaptée. Notons-en trois :

— la couronne de feuillage qui récompense un vainqueur olympique (notre médaille d'or) ; ce sens conviendrait assez bien, si l'on songe que le mot traduit par « chasteté » désigne étymologiquement la maîtrise intérieure, l'empire sur soi-même, et donc la **victoire** sur les instincts ; saint Paul l'emploie dans ce sens (Ga 5, 23) ;

— la couronne de fleurs (des roses quand c'est possible) dont se paraient les convives dans un grand banquet ; il ne serait pas impossible que se profile ici le festin du Royaume (le distique suivant étant d'ailleurs nettement de couleur eschatologique) ;

— la couronne de mariage que, dès le IV<sup>e</sup> siècle au moins, le prêtre déposait sur la tête des deux époux dont il bénissait l'union (il ne nous en est resté que la couronne de la fiancée). S'il faut comprendre ainsi, l'expression « couronne [de mariage et] de chasteté » serait tout à fait en accord avec le refrain de chacune des douze litanies : « Salut, épouse inépousée ».

<sup>5</sup> Est-il besoin d'évoquer tant de poèmes français, ceux de Ronsard en particulier, consacrés à la rose qui « ne dure que du matin jusques au soir » ?

<sup>6</sup> On sait qu'il s'agit là du seul texte invoqué par la première prédication apostolique, telle que nous la connaissons par les Actes, comme prophétie de la résurrection. Il est utilisé aussi par saint Paul dans son discours d'Antioche de Pisidie (Ac 13, 35).

## Deuxième distique

**Modèle de la résurrection** Pour « modèle », le grec emploie le mot « type », au sens où on le trouve souvent chez saint Paul, c'est-à-dire « figure annonciatrice ». A première vue, on pourrait ici penser à l'Assomption, mais le vers suivant semble orienter dans une autre direction.

**Vie des anges** Puisque nous sommes dans un contexte de virginité, l'expression ne peut guère que renvoyer à Mt 22, 30 : « A la résurrection, on ne prend ni femme ni mari ; mais on est comme des anges dans le ciel. » C'est donc la vie terrestre de Marie, et non son état glorieux, qui est, par sa virginité, figure et prémice de la création nouvelle.

## Troisième distique

**Arbre, bois** Les deux termes sont synonymes. Le second est celui qu'utilise la version grecque de l'Ancien Testament dans les premiers chapitres de la Genèse pour l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Le Nouveau Testament l'a conservé pour désigner le bois de la Croix (Ga 3, 13 ; Ac 5, 30 ; 1 P 2, 24). Nous sommes en tout cas dans un contexte de faute et de rédemption.

**Fruit** Etant nourriture des fidèles, le mot évoque tout naturellement le Christ eucharistique, dont la chair (« le **fruit** de ton ventre » dit Elisabeth à Marie en Lc 1, 41 ) donne la vie (cf. la fin du chapitre 6 de Jean, surtout les vv. 51 et 53). Mais, par antithèse, nous sommes renvoyés au fruit de l'arbre qu'Adam et Eve ne devaient pas manger : nourriture de mort à laquelle succède, dans la nouvelle création, la nourriture de vie.

**Abri des multitudes** On ne peut pas ne pas songer à la parabole du grain de sénevé qui donne un arbre où les oiseaux du ciel viennent faire leur nid (Mt 13, 32). On sait d'autre part que le texte de la parabole est une citation d'Ez 17, 23, passage reconnu dès longtemps comme une prophétie messianique. La Vierge est donc évoquée ici comme figure de l'Eglise et de sa mission universelle.

## Quatrième distique

Les titres christologiques sont limpides et ne semblent pas demander d'explications particulières. Chaque lecteur peut faire, pour son compte, ses propres renvois à l'Ecriture.

### Cinquième distique

**Supplication** Ce substantif n'existe pas en grec classique, mais le verbe dont il dérive est bien attesté avec, entre autres, les sens de « prier instamment, intercéder ».

**Réconciliation** Terme très rare, mais que l'on trouve déjà chez Platon. Saint Jean Chrysostome l'emploie au sens de « pardon ». Que l'on traduise par « réconciliation » (avec Dieu) ou par « pardon » (des péchés), aucun de ces sens ne convient en propre à la Vierge ; ils n'appartiennent qu'au Christ. Mais il faut les comprendre ici en fonction du vers précédent où il n'est question que du rôle d'intercession de Marie.

### Sixième distique

**Vers 180** Le texte est difficile. Or le vers suivant ne nous aide guère, car il est amené, semble-t-il, par pure ressemblance homophonique, « robe » se disant *stolê* et « tendresse » *storgê*.

La « liberté » dont il s'agit est en fait la liberté de parole, le pouvoir de parler librement. Le mot aurait évolué, après l'époque classique, vers le sens de « droit de présenter sa défense devant un tribunal ».<sup>7</sup>

Si l'on a raison de comprendre ainsi, la nudité pourrait renvoyer au Paradis terrestre après la faute : Adam et Eve se sont cachés dans un fourré par peur de se présenter nus devant Dieu, qu'ils voient comme un juge à qui ils n'ont rien à dire pour leur défense. Cette interprétation conviendrait bien au contexte de faute et de jugement du distique précédent, mais peut-être est-elle trop ingénieuse.

**Vers 181** Cette expression, fort belle en soi, n'a pas de lien évident avec ce qui précède. J'avoue d'ailleurs n'être pas très sûr de cette traduction, que j'emprunte littéralement au P. Meerseman. On pourrait en proposer d'autres, mais sans doute vaut-il mieux ne pas s'engager dans des discussions trop techniques.

<sup>7</sup> C'est ainsi que l'explique le P. Meerseman O.P. dans son édition de l'*Acathiste* parue aux Editions Universitaires de Fribourg en 1958, à la page 21 de son introduction. Il ne donne malheureusement pas la moindre référence qui permettrait d'apprécier la justesse de sa traduction. Le dictionnaire de Bailly ignore en tout cas ce sens technique très spécialisé.

## Le refrain vers 182

« Salut, épouse inépousée. » Cette acclamation revient à la fin de chaque litanie. Epouse, et donc mère, et tout ensemble vierge : c'est comme le cœur de tout le poème.<sup>8</sup> L'alliance de mots « épouse inépousée » est si expressive, si littéralement fidèle à l'original grec (*numphê anumpheuté*) et si parfaitement en situation dans le corps de l'hymne, que l'on comprend mal, à première vue, que le P. Meerseman traduise par « épouse inviolée ».

Ceci pose un problème qui déborde le cadre étroit de cette seule expression. L'adjectif « inviolé » est en effet dans le ton, ou du moins dans un certain ton, de l'hymne Acathiste ; il ne constitue ni un faux sens ni un contresens. Cela mérite explication.

Pour ne nous en tenir qu'aux adjectifs désignant la virginité, on trouve, à côté de ceux que l'on pourrait qualifier de neutres, comme « non marié, non ensemencé (cf. notre vers 166), qui n'a pas l'expérience du mariage, etc. », un certain nombre d'autres qui évoquent, sous forme négative, la flétrissure, la salissure, la corruption (cf. notre vers 167) et la souillure. Il est difficile à notre mentalité moderne de ne pas réagir en y voyant une condamnation implicite du mariage et de la sexualité en général. On en viendrait vite à soupçonner l'Acathiste de conserver quelques vestiges d'encratisme<sup>9</sup>. En fait, les choses ne sont pas si simples.

Remarquons d'abord que notre liturgie occidentale n'est pas non plus étrangère à cette manière de désigner la virginité. Que l'on pense seulement à certaines invocations de nos litanies de la Vierge Marie : *mater inviolata*, *mater intemerata*, c'est-à-dire « mère non violée, mère non profanée ».

Pour mieux situer le problème, et ne pas le déformer par l'étroitesse de notre mentalité moderne, il faut savoir que l'antiquité, aussi bien grecque que latine, fait souvent preuve d'une haute estime pour la virginité. Sans attendre

<sup>8</sup> Cette expression est en parallèle avec *l'alléluia* qui termine chacune des douze strophes paires. Il vaudrait la peine d'étudier comment toute l'hymne se condense dans le rapprochement des mots qui évoquent l'Incarnation et la Résurrection, ces colonnes sur qui repose tout le dogme chrétien ; mais ce serait sortir de notre sujet.

<sup>9</sup> On a donné ce nom à une hérésie qui, anticipant d'une certaine façon le manichéisme, a sévi dès le II<sup>e</sup> siècle pour s'éteindre apparemment au V<sup>e</sup> siècle. Elle doit son nom à cette « maîtrise de soi » (en grec *encrateia*) que nous avons traduit par « chasteté » au vers 171. Considérant la matière et surtout le corps comme un mal, elle préconisait une très grande austérité de vie, condamnant par-dessus tout le mariage comme étant la suprême impureté.

le christianisme, et sans être elle-même un modèle de chasteté, elle a sa manière propre de reconnaître à la virginité une valeur en soi. Elle y voyait en particulier un état qu'elle identifiait, pour les êtres jeunes, à la lumière d'une vie dans l'éclat et la fraîcheur de ses débuts. La perte de la virginité était alors sentie comme un dommage irréparable, la privation définitive de ce qui est le charme essentiel de la vie encore toute proche de sa naissance.

La littérature antique nous en a conservé quelques témoignages remarquables, dont je voudrais citer deux fragments, l'un grec et l'autre latin. L'auteur de l'Acasthiste les connaissait-il directement ? Même si tel n'était pas le cas, notre poète n'en appartenait pas moins à une culture qui continuait de se nourrir abondamment aux sources de la littérature antique.

### **Catulle, poème 62, vers 39-47**

Le poète Catulle vivait au premier siècle avant Jésus-Christ. Il n'avait rien d'un enfant de chœur (certains de ses poèmes comptent parmi les plus obscènes de la littérature latine) et l'on peut se demander s'il exprime ici ses sentiments personnels ou s'il s'est contenté seulement d'imiter des auteurs grecs, alexandrins en particulier. De toute façon, les très beaux vers qui suivent attestent l'existence, dans l'antiquité païenne, d'une estime de la virginité qu'on n'a pas l'habitude de lui reconnaître.

Deux chœurs, l'un de jeunes filles et l'autre de garçons, accompagnent un cortège nuptial en chantant à tour de rôle. Voici un des couplets des jeunes filles :

- Comme naît une fleur en secret, dans l'enclos d'un jardin,  
40 Ignorée du bétail, à l'abri de la charrue,  
Les brises la caressent, le soleil est sa force et la pluie sa croissance :  
Beaucoup de garçons la recherchent, et beaucoup de jeunes filles ;  
Mais si, cueillie du bout de l'ongle, elle se flétrit,  
Aucun garçon n'en veut plus, aucune jeune fille.  
45 Ainsi la fille vierge : tant qu'elle reste intacte, elle est chérie des siens ;  
Mais lorsqu'une souillure a fait perdre à son corps la fleur de la chasteté,  
Elle n'est plus ni le vœu des garçons ni l'amour des jeunes filles.

Quelques remarques seulement. Voir dans une fleur le symbole de la jeune fille n'a certes rien d'exceptionnel ; par contre, mettre tout son prix dans sa virginité, parler de « la fleur de la chasteté », évoquer à ce propos souillure et

flétrissure possibles, désirer qu'elle se conserve intacte, toutes ces expressions concordent remarquablement avec le vocabulaire de l'Acathiste. Evidemment, la virginité de Marie a un sens plus haut et plus religieux, mais seules ici nous intéressent les rencontres de vocabulaire. Pour le poète, la virginité est le charme de la jeunesse : une fois cueillie « du bout de l'ongle », la fleur flétrie n'intéresse plus personne.

**Euripide**, Hippolyte porte-couronne, vers 73-78

Pour sa tragédie, représentée en 428 avant J.-C., le poète a choisi comme héros un jeune homme qui a fait de la virginité l'idéal de sa vie. C'est pourquoi il voue un culte quasi exclusif à l'une des deux vierges du panthéon grec, la fille de Zeus Artémis, divinité de la végétation sauvage (cf. notre « forêt **virge** ») et protectrice de la jeunesse. A l'ouverture de la tragédie, le jeune homme vient offrir à sa déesse une couronne de fleurs en lui adressant cette prière :

A toi les fleurs entrelacées de cette couronne : cueillie dans une virginal  
Prairie, ô maîtresse, je l'ai tressée pour te l'offrir.  
75 Là, ni le berger n'ose paître ses troupeaux  
Ni le fer n'a jamais pénétré ; mais elle est virginal  
La prairie que l'abeille parcourt au printemps  
Et que la Pudeur entretient d'une rosée ruisselante.

On aura remarqué d'abord l'allusion au berger ainsi qu'au laboureur, ce qui rappelle le v. 40 de Catulle, qui s'en est peut-être inspiré. De toute façon il s'agit d'une prairie intacte, que le poète évoque à deux reprises au moyen d'un adjectif rendu ici par « virginal ». Le mot grec est en soi intraduisible, car il combine, comme par un jeu de mots, deux racines presque identiques dont l'une désigne le mélange et l'autre la mort. La prairie, et donc les fleurs qu'Hippolyte y a cueillies, est à la fois pure (sans mélange) et non touchée par la mort. Pour le poète, la perte de la pureté (virginale) est à la fois perte de la jeunesse et premier pas irrévocable vers la mort.

Ces deux brefs fragments renvoient (est-ce un hasard ?) aux deux premiers vers de notre litanie : fleur et couronne. Surtout, ils me semblent témoigner que l'exaltation de la virginité n'est pas nécessairement, chez les Anciens, une condamnation du mariage et un mépris de la sexualité, mais la reconnaissance d'une valeur positive, une valeur en soi qui ne doit son prix qu'à

elle-même. C'est d'autre part plus qu'une simple nostalgie de l'enfance ou le regret d'une innocence perdue : il faut y voir bien plutôt le souhait, impossible, d'éterniser le temps béni, unique et merveilleux, de la jeunesse.<sup>10</sup>

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que, dans le poème de Catulle, le chœur des jeunes gens, qui reprend en l'inversant le thème choisi par les jeunes filles (ainsi le veulent les lois du genre littéraire choisi par le poète), ne fait aucune allusion aux plaisirs de l'amour et se limite à chanter tout ce que le mariage apporte à la femme comme plénitude physique et psychologique, l'épanouissement de toute sa féminité, avec une discrète évocation de la consécration suprême qu'apporte la maternité.

Il y a ainsi, dans certains poèmes antiques, comme deux images idéales de la femme : la vierge et l'épouse. Deux images qui s'excluent dans la réalité telle que nous la connaissons mais se trouvent simultanément incarnées dans Marie, « épouse inépousée ».

Au moment de conclure ces considérations sur la virginité telle qu'elle apparaît ici ou là dans la littérature antique, je voudrais insister encore pour prévenir un malentendu. Il n'est pas question d'insinuer que l'Acatliste y aurait puisé une partie de son inspiration. J'entendais seulement fournir quelques éléments, parmi d'autres possibles, pour permettre d'aborder correctement le problème posé par l'emploi d'un certain **vocabulaire**, traditionnel depuis des siècles. Donner à croire, par contre, que la virginité de la Mère de Dieu se réduirait plus ou moins à ce qu'on trouve chez Catulle, Euripide ou ailleurs, serait un énorme contresens.

Tout s'explique, chez Marie, uniquement par son rôle dans l'Incarnation du Fils de Dieu : sa conception immaculée, sa virginité et son assomption. C'est pourquoi nous chantons, avec le vers 288 de l'Acatliste :

SALUT, PARFUM DE LA SUAVITÉ DU CHRIST!

Joseph Vogel

<sup>10</sup> Notre époque semble avoir perdu ce sens de la virginité chez un être jeune ; elle se montrerait ainsi, pourrait-on dire, moins humaine que les païens d'il y a deux mille ans. Il n'est toutefois pas impossible que l'intérêt porté, par le cinéma en particulier, à des personnages comme Thérèse de Lisieux et Bernadette Soubirous, témoigne d'une mystérieuse attirance et prouve que ce qui paraît définitivement révolu n'est peut-être pas aussi mort qu'on le dit.